

Grèce : conséquences d'un pèlerinage

par Théodore KONTIDIS s.j.,* Athènes

Après de longues et difficiles tractations, le pèlerinage du pape Jean Paul II à Athènes s'est réalisé. Dans le cadre de son périple sur les traces de l'apôtre Paul, le pape s'est rendu à l'Aréopage, où l'apôtre des nations avait prêché aux Athéniens. Une visite qui a relevé de l'exploit au vu des relations tendues entre l'Eglise grecque orthodoxe et l'Eglise romaine. Aujourd'hui, grâce à la demande de pardon du pape, on peut dire qu'un dégel s'est amorcé.

A lors que l'Eglise romaine a réalisé des progrès spectaculaires dans ses relations avec les protestants, celles avec les orthodoxes vont de mal en pis. La question des uniates,¹ la guerre de Yougoslavie, les défis de la globalisation et les menaces pesant sur les traditions locales ont créé ou accentué les méfiances anciennes, profondément enracinées, de l'Eglise orthodoxe grecque. L'image du pape et de l'Eglise catholique en Grèce n'a jamais été très bonne, mais durant cette dernière décennie, c'est-à-dire durant la guerre de Yougoslavie, les agressions verbales contre l'Eglise catholique et contre le pape Jean Paul II ont été particulièrement importantes. Les médias, le monde politique et l'Eglise orthodoxe ont contribué à créer ce climat étouffant. La conviction que le Vatican poursuit depuis toujours une politique hostile au monde orthodoxe est profondément enracinée dans l'imaginaire grec. Dans ce contexte, la visite du pape à Athènes paraissait bien incertaine.

Or Jean Paul II voulait à tout prix essayer d'inclure dans son pèlerinage la visite de l'Aréopage, ce lieu symbolique de la

rencontre entre le message chrétien et la culture grecque. Il est évident que le pape avait à cœur de relancer le dialogue avec les orthodoxes et le rapprochement avec l'Eglise grecque, jugée plus intransigeante que les autres Eglises orthodoxes.

Il aura fallu pour cela qu'il exprime à trois reprises son désir de visiter Athènes et de rencontrer l'Eglise orthodoxe locale. Les réponses de l'Eglise orthodoxe de Grèce aux deux premières lettres du pape furent décevantes. Il apparut clairement qu'elle ne désirait pas accueillir le pape à Athènes. Puis, en janvier 2001, il y eut la visite officielle au Vatican du président grec Kostis Stefanopoulos et son invitation en retour au pape, officielle aussi, à venir visiter Athènes. La question de la visite papale fut alors relancée. Jean Paul II demanda à nouveau par lettre à l'Eglise orthodoxe son consentement pour son voyage. Celle-ci ne pouvait plus se dérober. Elle ne put que le

* Théodore Kontidis est rédacteur en chef de la revue jésuite *Synchrona Vimata* (Athènes) et a été secrétaire du bureau de presse de la visite du pape en Grèce.

donner, du bout des lèvres, «bien que des réserves raisonnables se présentent».

Le pape est resté vingt-quatre heures en Grèce, avant de poursuivre son voyage vers Damas. Sa visite a commencé dans un climat très tendu. L'Eglise orthodoxe était globalement négative. Les courants les plus conservateurs se firent même menaçants et parlèrent de schisme, les extrémistes manifestèrent dans les rues contre «le chef de toutes les hérésies» et envahirent Athènes de leurs affiches, des dizaines de monastères organisèrent des veillées pour implorer la grâce de l'annulation de la visite papale.

La division au sein de l'Eglise de Grèce étant profonde, la position de l'archevêque orthodoxe Christodoulos était des plus délicates. Il a fait ce qu'il pouvait pour contenir et calmer les réactions extrémistes. Pourtant, et plusieurs le lui ont rappelé, c'est bien lui qui, peu de temps auparavant, avait nourri le fanatisme de ces mouvements extrémistes en s'opposant au gouvernement lors du retrait de la mention de la religion des cartes d'identité.² Ainsi, pas un dignitaire orthodoxe n'était présent au nouvel aéroport d'Athènes pour accueillir le pape à son arrivée.

De son côté, face à l'ampleur de ces réactions, l'Eglise catholique était partagée entre la joie d'accueillir le pape et la perplexité. Les médias ont constamment sollicité ses représentants à prendre publiquement la parole pour répondre aux reproches orthodoxes ou à argumenter sur l'opportunité de la visite du pape.

Le gouvernement, pour sa part, n'a voulu prendre aucun risque. Les mesures de sécurité ont été draconiennes, plus sévères même que celles prises lors de la visite du président Clinton, il y a deux ans. L'attitude des autorités civiles a été impeccable. L'accueil officiel au palais présidentiel a été très respectueux et le président de la République très chaleureux.

Après sa rencontre avec le président de la Grèce, le pape a rendu visite à l'archevêque

d'Athènes. Il a dû écouter un discours à nul autre pareil durant son long pontificat ! L'archevêque, après lui avoir souhaité la bienvenue, lui a reproché les multiples violences et injustices commises par l'Eglise catholique contre les Eglises orthodoxes au cours des siècles, ainsi que son silence à ce propos et concernant le problème de Chypre et le nettoyage ethnique des Grecs par l'armée turque en 1974 : «Les blessures portées sur le corps du peuple orthodoxe grec sont ouvertes et bien connues. Ce sont la manie destructrice des croisades, l'occupation franque et l'activité illicite de l'uniatisme. Et pourtant, pas un seul mot de repentir n'a été prononcé jusqu'à présent.»... «L'île de Chypre n'a pas entendu une seule déclaration de sympathie de votre part, très saint pape, bien que vos interventions soient fréquentes pour différents peuples de notre planète.»

Un nouveau regard

La réponse du pape a été d'un tout autre ton. Il n'a pas hésité à reconnaître les «péchés du passé et d'aujourd'hui commis par les fils et les filles de l'Eglise catholique contre leurs frères orthodoxes... tels que le sac de Constantinople par la IV^e Croisade, en 1204». Et il a ajouté : «Que Dieu nous accorde le pardon que nous implorons.»

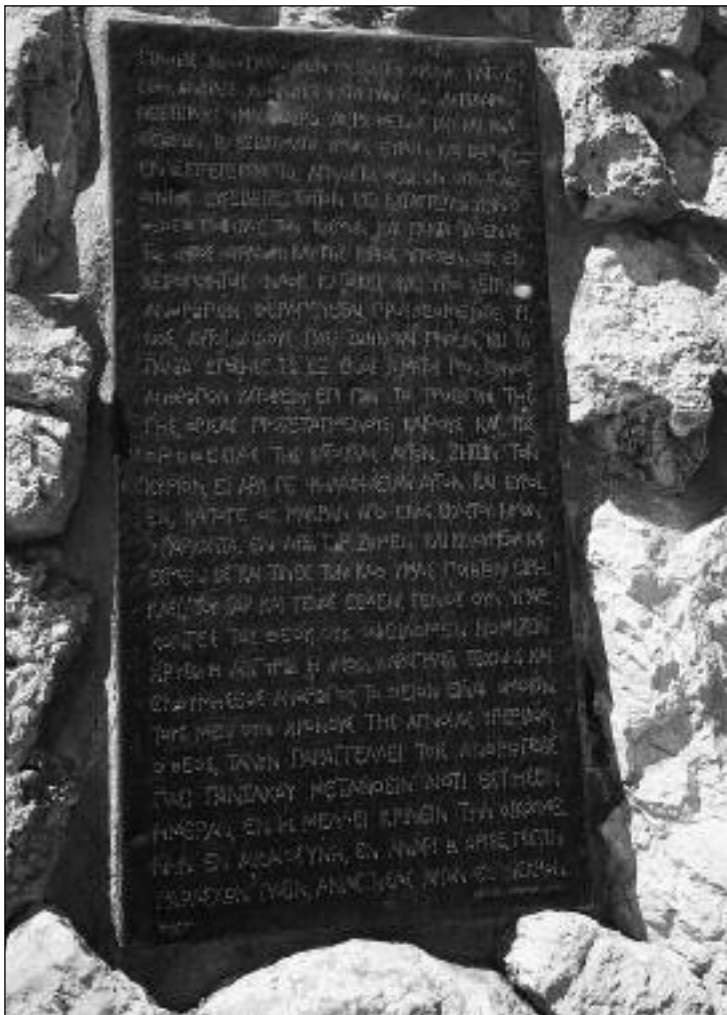
A l'Aréopage, le côté orthodoxe a encore imposé ses conditions : pas d'habits liturgiques et pas de prière commune (les orthodoxes ne prient pas et n'ont pas de communion ecclésiale avec les hérétiques), pas de présence de dignitaires uniates. L'évêque grec catholique résidant à Athènes s'est ainsi abstenu de venir, alors que les autres évêques catholiques latins étaient présents. Mgr Ignace, président de la Congrégation pour les Eglises orientales du Saint-Siège, un syrien melchite, dut se contenter de rejoindre le pape à Damas. Durant cet instant essentiel du pèlerinage, le discours de

saint Paul aux Athéniens a été lu, puis une déclaration commune a été prononcée, faisant référence aux racines chrétiennes de l'Europe, suivie d'un moment de recueillement personnel sur fond de musique classique.

L'attitude du pape a tout fait basculer. Le climat de la visite a complètement changé en quelques heures. Il y a peu de jours, on n'osait pas même espérer un tel changement. Le pape a donc gagné son pari. On peut parler du commencement d'un dégel entre les deux Eglises.

La presse a unanimement parlé d'un acte historique. Le pardon demandé par le pape a fait grande impression. Les médias ont diffusé des réactions élogieuses et bienveillantes à l'égard de l'Eglise catholique ; la critique de la presse libérale contre l'intransigeance orthodoxe a gagné du terrain ; le discours de Christodoulos a été perçu comme hautain et irrespectueux par bon nombre de personnes. Cependant, la plupart des médias ont jugé ce déroulement des événements inévitable : Christodoulos devait tenir compte de l'hostilité de certains milieux ecclésiastiques quant à sa rencontre avec le pape. Le ton de son discours visait à justifier sa décision auprès des plus conservateurs.

La suite a été plus facile. La messe au stade a réuni 18 000 catholiques et a été retransmise par trois chaînes de télévision. Le climat et les commentaires au moment du départ du pape étaient tout autres qu'au moment de son arrivée. Le pape a réussi à



Aréopage, discours de saint Paul aux Athéniens.

impressionner les Grecs tout en offrant un témoignage d'humilité et de réconciliation. Le contraste avec l'image traditionnelle du pape véhiculée par l'imaginaire collectif est criant. Un sondage a donné au pape 84 % d'avis favorables. Cela relève du miracle !

Prenons un peu de distance. On peut évaluer les événements sur trois niveaux différents : la politique nationale, les relations entre les deux Eglises, l'Eglise catholique de Grèce.

Le gouvernement et le monde politique au sens large ont voulu, avec succès, don-

ner l'image d'une nation ouverte et orientée vers la collaboration avec les institutions internationales. La Grèce était jusqu'à présent le seul pays européen à n'avoir pas accueilli le pape, ce qui risquait de susciter quelques questions. Il est à espérer que la visite du pape aidera la société grecque à développer encore davantage des relations réconciliées avec l'étranger et, en même temps, une attitude plus réaliste face aux événements actuels et au passé historique.

On remarque parfois chez les Grecs des blocages et des distorsions quant à l'interprétation de la réalité et une tendance à adopter des attitudes paranoïaques (complot juif, menace papiste, menace islamique...). Le pape, dans l'imaginaire grec, incarne la figure de l'autre, de l'étranger, voire de l'adversaire. Grâce à ce pèlerinage de réconciliation, le fossé s'est réduit.

S'adapter à la modernité

Les rapports entre les deux Eglises traversent une crise. Le dialogue théologique a abouti à une impasse lors de la dernière session à Baltimore, il y a deux ans. Après cette visite de Jean Paul II, un climat de confiance tend à remplacer la méfiance. Reste à espérer que cela continuera à évoluer dans ce sens, car on ne peut exclure un retour en arrière.

Déjà des théologiens répètent que rien d'essentiel ne s'est produit. L'opposition entre les deux Eglises est bien connue. La cause principale n'est pas l'injustice et la violence des catholiques contre les orthodoxes, mais le rapport de l'orthodoxie avec le monde. Tant qu'elle n'arrivera pas à s'adapter, à se réconcilier avec des éléments essentiels de la culture contemporaine (esprit critique, Etat démocratique, société pluriculturelle...) et à les assimiler, l'orthodoxie se sentira en insécurité dans le monde actuel. L'insécurité engendre

l'agressivité, et l'agressivité des blocages. La visite du pape a produit un dégel des relations entre les deux institutions, mais l'attitude de l'Eglise orthodoxe a montré son énorme difficulté à se remettre en cause et à se réformer.

Pour résoudre le problème de ses relations avec le monde contemporain, une visite papale n'est pas suffisante. Il lui faut avancer vers des remises en cause audacieuses et douloureuses. Le pape a répondu avec humilité à la suffisance du discours de Christodoulos, mais la réalité, elle, ne fait pas de cadeaux.

Quant à l'Eglise catholique de Grèce, elle est sortie de l'obscurité et de l'anonymat. Pour la première fois de son histoire, elle est passée sur le devant de la scène, s'est exposée et s'est faite connaître. Elle vient de se découvrir un nouveau visage avec ces dizaines de milliers de réfugiés (Polonais, Philippins, Irakiens, Africains...) qui, ces dernières années, se sont installés dans le pays.³ Elle sort encouragée et fortifiée de cette forte expérience.

Il est à espérer qu'une Eglise catholique mieux connue sera aussi mieux acceptée et mieux respectée, ce qui serait un grand soulagement pour les catholiques grecs de la diaspora. Il revient aussi à l'Eglise catholique de Grèce de tirer profit de cette avancée, de convaincre qu'elle a les moyens et la maturité pour se constituer en interlocuteur valable et digne d'attention sur les questions qui la concernent ou l'intéressent.

Th. K.

¹ Eglises grecques-catholiques rattachées à Rome (ndlr).

² Cf. du même auteur, *Grèce : l'orthodoxie au risque de la démocratie*, in **choisir**, n° 489, pp. 15-17 (ndlr).

³ En Grèce, sur une population de 11 millions, il y a 50 000 catholiques grecs et 150 000 catholiques étrangers.